

<http://www.lindependant.fr/2013/09/05/rescape-robert-hebras-raconte-le-massacre-d-oradour-sur-glane,1787292.php>

On en parle : [Météo](#) [Municipales 2014](#) [USAP](#) [Politique](#) [Insolite](#) [Inscription](#) [Connexion](#)

L'INDÉPENDANT SPORT | FAITS DIVERS | BLOGS | ANNONCES

VENREDI 6 DÉCEMBRE 2013

PERPIGNAN  6°/10°  demain 6°/11°  dimanche 5°/10°

[Perpignan](#) [Narbonne](#) [Carcassonne](#) [Argelès](#) [Céret](#) [Lézignan](#) [Pyénées](#) [Quillan](#) [Agly](#) [Castelnaudary](#) [Limoux](#) [Catalogne](#) 

Rescapé, Robert Hébras raconte le massacre d'Oradour-sur-Glane / interview pour l'Indépendant

Dans quel état d'esprit étiez-vous ce 10 juin 1944 ? J'avais 19 ans et jusqu'à cette date fatidique, j'avais vécu la guerre d'un peu loin. Je travaillais comme mécanicien à Limoges. Le 10 juin, quatre jours après le débarquement, notre garage était réquisitionné par l'armée allemande. J'étais chez moi en attendant. On espérait, mais la radio de Vichy affirmait que les Américains avaient été rejetés à la mer.

Vous attendiez-vous à l'arrivée de la division Das Reich ? On ne savait même pas qu'elle existait. On ne connaissait que la Wehrmacht. Quand je les ai vus passer à Oradour, j'ai pensé qu'ils rejoignaient le front. Ils sont passés devant chez moi à 14 h. Je discutais avec un ami de notre match de football du lendemain.

642 victimes

Il y a soixante neuf ans, le 10 juin 1944, Oradour-sur-Glane était investi par quelque 150 soldats de la division SS "Das Reich". Froidement, pour des motivations toujours opaques, ils massacrèrent 642 personnes dont 209 enfants (le plus jeune avait 8 jours), la liste n'étant malheureusement pas exhaustive. Tous les corps des suppliciés seront brûlés et seulement 10 % des victimes pourront être identifiées. Toutes les maisons seront incendiées. Conservées en l'état, les ruines demeurent une trace poignante de la barbarie du second conflit mondial. De ce massacre, il y a eu 6 rescapés.

Vous n'étiez donc pas particulièrement inquiets ? Non. Même quand ils nous ont regroupés sur le champ de foire, toute la population y est allée sans paniquer. A côté de moi, les gens s'inquiétaient juste pour leur quotidien et considéraient qu'ils perdaient leur temps. Ils nous ont fait savoir qu'ils cherchaient un dépôt de munitions. Tout le monde avait la conscience tranquille parce qu'il n'y avait pas plus de dépôt de munitions hier qu'aujourd'hui. Ils nous ont séparés des femmes et des enfants qui ont été dirigés vers l'église. Nous, les hommes, on a été conduits en plusieurs groupes vers les granges. Il était entre 15 h et 15 h 30. Les soldats étaient décontractés. En face de moi, il y en avait un qui mangeait du sucre.

Parmi eux des "malgré nous" ? Hélas oui, il y avait des Français.

A quel moment avez-vous compris que vous viviez un drame ? Quand il y a eu la détonation à l'église et qu'on nous a tiré dessus. Pas avant.

Personne n'a pu vous aider ? Non car quand on entrait dans le village, on n'en sortait plus. Ça a été le cas des parents qui venaient chercher leurs enfants à l'école.

Qu'est-ce qu'il s'est passé pour vous ? Dans la grange Laudy, où j'étais, ils nous ont fusillés. Puis ils nous ont recouverts de foin avant d'y mettre le feu. C'est à ce moment qu'ils ont incendié toutes les maisons.

Qu'est-ce qui vous a sauvé ? On était 50 ou 60 dans cette grange. C'est le nombre qui nous a sauvés. Ceux qui étaient devant ont pris les balles à notre place. On s'est retrouvé sous eux. Quand ils ont mis le feu, je suis sorti, persuadé que je me ferais tirer. On s'est caché jusqu'à 19 h. Il y avait toujours des sentinelles dans les rues, mais le village n'était plus encerclé.

Et la rescapée de l'église ? Ils pensaient asphyxier les femmes et les enfants en faisant sauter une caisse d'explosifs, mais la déflagration a été telle que les vitraux ont volé en éclats. Une femme a donc pu sortir en compagnie d'une maman et son bébé qui, eux, se sont fait fusiller tout de suite. Les soldats se sont mis à tirer et à lancer des grenades. Ça a été un carnage inimaginable a-t-elle raconté. D'autant qu'il y avait au minimum 450 personnes dans l'église.

Qu'avez-vous ressenti au sortir de ce massacre ? De la haine. Depuis, je suis le premier à dire que la haine est porteuse de mal et de guerre.

Comment arrivez-vous à vivre avec ce souvenir ? Aujourd'hui encore je me pose des questions. Pourquoi en ai-je réchappé ? Est-ce que je n'aurais pas pu sauver un copain ? J'en arrive à culpabiliser. Les responsables ont-ils été jugés ? Il y a eu le procès de Bordeaux en 1953 avec des lampistes. C'était l'heure de la réconciliation, il ne fallait pas de vagues. Ça s'est soldé par une amnistie générale. Pour les familles et les survivants ça a été une catastrophe. Puis il y a eu Berlin en 1983. Là, c'est un sous-lieutenant qui a été jugé. Sans exprimer de remords, il a dit qu'il ne faisait qu'exécuter les ordres. Il a été condamné à la prison à vie, mais en est sorti.

Connaît-on leurs motivations ? Non, mais je pense que c'était pour faire peur à ceux qui aidaient la résistance dans la région. Ils ont choisi un endroit où sa présence était faible. Ils ne risquaient pas d'être attaqués.

Avez-vous pardonné ? Je ne peux pas ne pas pardonner au peuple allemand. Quant aux nazis, je ne pardonnerai jamais.

Vous croyez en Dieu ? Non, je n'y crois plus.

Et en l'Homme ? Pas beaucoup non plus.

NDLR : Interview réalisé pour la commémoration des 60 ans du massacre et validé à nouveau aujourd'hui par Robert Hébras (très sollicité, nous ne lui avons pas demandé de raconter une énième fois ce qu'il a raconté à longueur de journée hier, en revanche, il nous a décrit les coulisses de l'image historique des deux présidents lui prenant la main).





François Hollande, président de la République française, Joachim Gauck, président de la République allemande, entourant Robert Hébras, l'un des rescapés du massacre d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Limoges), lui prenant la main dans l'édifice symbole de ce jour funeste de juin 1944, l'église, voilà qui restera gravé dans les mémoires. Robert Hébras évoque cette image et cette journée historique.

*"C'était une journée de stress pour moi. Ce n'est pas le premier président français à venir à Oradour, mais **c'est le premier président allemand**", raconte celui qui, depuis de longues années maintenant fait oeuvre de mémoire en racontant aux scolaires [ce qu'il a vécu ce dramatique 10 juin 1944](#). Pour lui, une telle visite ne pouvait avoir lieu plus tôt. Les plaies étaient trop vives. "Mais il fallait pourtant qu'un président allemand vienne avant que tous ceux qui ont vécu le massacre ne soient plus de ce monde", dit celui qui, à 88 ans, continue pourtant de se battre pour que l'on n'oublie pas.*

***"Pour moi, c'est vraiment la reconnaissance officielle de la responsabilité de l'Allemagne dans ce massacre"**, constate-t-il.*

Il explique ce qui a conduit les présidents allemand et français à lui prendre la main. *"Dans mon parcours au coeur du village martyr, nous avons parlé du drame et uniquement du drame. Je ne me voyais pas parler de moi"*, souligne-t-il. A la demande des présidents, le parcours qui initialement devait les amener directement au cimetière, sera cependant rallongé pour passer devant la grange Laudy, là même où Robert Hébras fut fusillé avec ses camarades et d'où il put s'échapper.

Mais c'est évidemment dans l'église que l'image aura été la plus forte. *"Le protocole m'avait dit "vous présentez l'église aux deux présidents puis vous vous retirez pour les laisser seuls". Je leur ai dit combien de femmes et d'enfants y ont péri. Je leur ai montré le landau carbonisé qui était face à nous et c'est à ce moment là que, émus, ils m'ont pris la main. J'allais m'éloigner comme le protocole me l'avait demandé, mais ils m'ont attrapé la main à ce moment-là. Ce n'était pas prémédité du tout et leur spontanéité m'a marqué"*, relate-t-il.

Aujourd'hui, le stress ressenti par Robert Hébras lors de cette journée historique est retombé, mais sa voix trahit encore son émotion. Sur la terrasse de sa maison du Limousin, il goûte ce jeudi à l'été indien. Sans fierté, mais avec satisfaction. Le devoir de mémoire se poursuit.

